

POUR UNE ÉCOLOGIE
DE L'ATTENTION

Du même auteur

Impuissances. Défaillances masculines et pouvoir politique de Montaigne à Stendhal
Aubier, 1994

Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique
L'Harmattan, 2001

L'Envers de la liberté.
L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières
Éditions Amsterdam, 2006

Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?
Éditions Amsterdam, 2007

Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche
Éditions Amsterdam, 2010

L'Avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?
La Découverte, 2010

Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance
Éditions Amsterdam, 2011

Renverser l'insoutenable
Seuil, 2012

Gestes d'humanités. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques
Armand Colin, 2012

Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques
Quae, 2013

En collaboration :

Les doctrines orthographiques de la Renaissance en France
(avec André Wyss)
Droz, 1989

Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects
(avec Frédéric Lordon)
Éditions Amsterdam, 2008

Les Frontières littéraires de l'économie (xvii^e-xix^e siècle)
(avec Martial Poirson et Christian Biet)
Desjonquères, 2008

Le Moment idéologique.
Entre émergence de la littérature et constitution des sciences de l'homme
(avec Lise Dumasy)
ENS Éditions, 2013

Imagination scientifique et littérature merveilleuse. Charles Tiphaigne de La Roche
(avec Marianne Dubacq et Philippe Vincent)
Presses universitaires de Bordeaux, 2014

Technologies de l'enchantement. Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion
(avec Angela Braito)
ELLUG, 2014

L'Économie de l'attention : nouvel horizon du capitalisme ?
La Découverte, 2014

YVES CITTON

POUR UNE ÉCOLOGIE
DE L'ATTENTION

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Cet ouvrage est publié
dans la collection « La Couleur des idées »

ISBN 978-2-02-118143-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour la famille de Calcutta,
partis ou restés*

*To the Kolkata family,
those who left, those who remain*

Sommaire

AVERTISSEMENT.....	13
INTRODUCTION – De l'économie à l'écologie de l'attention ..	15
PREMIÈRE PARTIE : L'ATTENTION COLLECTIVE.....	47
Chapitre 1 – Envoûtements médiatiques et régimes attentionnels	49
Chapitre 2 – Le capitalisme attentionnel	73
Chapitre 3 – La numérisation de l'attention	99
DEUXIÈME PARTIE : L'ATTENTION CONJOINTE	123
Chapitre 4 – L'attention présenteielle.....	125
Chapitre 5 – Micro-politiques attentionnelles.....	155
TROISIÈME PARTIE : L'ATTENTION INDIVIDUANTE	179
Chapitre 6 – L'attention en laboratoires.....	181
Chapitre 7 – L'attention réfléchie.....	201
CONCLUSION – Vers une écologie de l'attention	247
REMERCIEMENTS.....	287
BIBLIOGRAPHIE.....	289
INDEX.....	303
TABLE DES FIGURES.....	307
TABLE DES MATIÈRES DÉTAILLÉE.....	309

*Are you such a dreamer
To put the world to rights ?
I'll stay home forever
Where two and two always makes up five
I'll lay down the tracks, sandbag and hide
January has April's showers
And two and two always makes up five
It's the devil's way now
There is no way out
You can scream and you can shout
It is too late now
Because
YOU HAVE NOT BEEN
PAYING ATTENTION*

Radiohead, *The Lukewarm* (2 + 2 = 5)¹

1. Es-tu rêveur au point / de vouloir rendre le monde plus juste ? / Je ne vais plus sortir de chez moi / Où deux et deux font toujours cinq / Je vais poser les voies, les sacs de sable et me cacher / On a les pluies d'avril en janvier / Et deux et deux font toujours cinq / C'est au diable de jouer maintenant / On ne s'en sortira pas / Criez tant que vous voudrez / Mais maintenant c'est trop tard / Parce que / VOUS N'AVEZ PAS / FAIT ATTENTION.

Avertissement

Un livre consacré à l'épuisement de nos ressources attentionnelles est une contradiction incarnée : il vous explique pourquoi vous n'aurez pas eu le temps de le lire. La maison brûle de partout, à tout moment, depuis les petites urgences quotidiennes jusqu'au dérèglement climatique, sous des formes contradictoires solidarisant la sécheresse des uns avec l'engloutissement annoncé des autres, y compris de villes entières comme Calcutta. Et nous regardons ailleurs. Nous ne lisons pas les signes qui s'écrivent toujours plus gros sur nos murs. *Burn before reading !*

Il aurait fallu écrire un tweet, ou une page de blog à diffusion virale – mais pas un *livre*, fait de chapitres suivis et de phrases complètes. Soit cela prouve qu'on ne croit pas à ce qu'on dit : notre attention n'est pas si menacée, éparpillée, éclatée, mutilée qu'on le prétend. Soit cela crie à l'inconséquence : ce livre démontre qu'il ne peut pas être lu.

Il faudra donc biaiser. Aller à la fois beaucoup trop vite et beaucoup trop lentement. Faire des phrases incomplètes et pourtant déjà trop longues. Rentrer dans des détails et ignorer des points essentiels. Être à la fois trop rigide, trop prétentieux, trop savant, et trop cavalier.

Afin de proposer différents rythmes de lecture, le parcours sera scandé autour d'une centaine d'EXPRESSIONS-CLÉS, mises en gras, accompagnées à chaque fois d'une *définition concise, signalée par des italiques*. Les lecteurs plus pressés pourront se faire une première idée des notions discutées au cours du chapitre, et ne s'attarder que sur celles qui les intéresseront directement. À travers cet appareillage, le livre offre une batterie

de concepts, de principes, de maximes et d'hypothèses, dont il fait l'effort de proposer une première définition rigoureuse – espérant ainsi nous doter d'un vocabulaire un peu précis pour explorer, défricher et cultiver le champ encore étonnamment peu exploré de ce que pourrait devenir une « écologie de l'attention ».

Publicité, littérature, expérimentations artistiques, télévision, enseignements en ligne, agences d'évaluation, moteurs de recherche, spectacles vivants, jardinage militant, organisations politiques : on touchera à tous ces domaines hétérogènes au fil des chapitres de cet essai. Dans chaque cas, on essaiera de mieux comprendre en quoi nos environnements conditionnent notre attention, individuelle et collective, et en quoi nous conservons toujours une certaine puissance d'agir sur notre destin, dès lors que nous entreprenons de reconfigurer ces environnements. D'une certaine façon, notre attention est ce qui nous appartient le plus en propre. Et pourtant, nous n'en disposons que pour l'aliéner – dans les appareils de capture où nous immerge le capitalisme consumériste, comme dans les expériences esthétiques où nous nous plongeons avec le plus de passion.

Si notre attention est le champ de bataille où se joue le sort de nos soumissions quotidiennes et de nos soulèvements à venir, alors nous sommes à la croisée des chemins. Chacun peut apprendre à mieux « gérer » ses ressources attentionnelles, pour être plus « performant » et plus « compétitif »... Ou alors, nous pouvons apprendre à nous rendre mieux attentifs les uns aux autres, ainsi qu'aux relations qui tissent notre vie commune. Selon les directions où nous tournons nos regards et nos écoutes, selon les êtres et les problèmes que nous remarquons, selon les appareils et les programmes que nous branchons sur nos sens – nous continuerons à tendre vers une croissance consumériste qui attire nos individus comme les papillons vers la flamme. Ou alors nous parviendrons à construire ensemble les conditions communes d'une vie plus soutenable et plus désirable, attentive à la qualité de ses présences autant qu'à la quantité de ses finances. Ce sont les déterminants de ces choix que cet essai tente de mettre en lumière.

Introduction

De l'économie à l'écologie de l'attention

Les questions d'économie de l'attention prennent une réalité très concrète lorsqu'on se promène dans le centre-ville d'Avignon au mois de juillet. Des centaines d'affiches, suspendues ou placardées sur tous les supports imaginables, essaient désespérément d'attirer notre regard. À chaque coin de rue, des dizaines de jeunes gens, avec ou sans costumes, nous tendent des feuilles volantes promouvant leur spectacle. Certains jouent en pleine rue une scène de leur pièce. D'autres essaient d'entamer la conversation, dans l'espoir de détourner nos pas vers le garage recouvert de rideaux que leur compagnie a loué à prix d'or. Le passant est condamné au mensonge (*Je repars ce soir*) ou à l'impolitesse (en évitant lâchement le regard de ceux qui s'adressent jovialement à lui). Entre les mendiants qui, somnolant sur un carton, lui demandent une piécette et les histrions qui, par leur racolage hyperactif, lui quémangent un regard, il ressent presque physiquement le parallèle entre l'économie des biens matériels, qui se monnaient en termes d'argent et de survie, et l'économie des biens culturels, qui se monnaient en termes d'attention et de réputation.

Bien entendu, ces deux économies s'interpénètrent sans cesse. Si je ne fais pas attention à la présence du mendiant, je ne lui donnerai pas de piécette – tel est bien le mécanisme de défense que la plupart d'entre nous ont développé pour minimiser notre culpabilité. De même, les artistes ne vivent pas uniquement d'attention et d'eau fraîche : affiches, cartes postales et scènes de rue sont destinées non seulement à attirer notre regard vers leur spectacle, mais aussi à nous faire déboursier les quelques

euros du billet d'entrée. Les biens culturels sont *aussi* des biens matériels, et les objets matériels ne sont des « biens » qu'au sein d'un système de valorisation éminemment culturel – cette valorisation dépendant fortement de la façon dont nous distribuons notre attention.



Figure 1. Affiches du festival d'Avignon 2013
(photographie de Mélanie Giraud)

Quoiqu'elles s'entrecroisent et se nourrissent mutuellement en de multiples points, ces deux économies relèvent pourtant bien de deux logiques fondamentalement différentes. Alors que l'économie classique des biens matériels fonde ses calculs sur la rareté des facteurs de *production*, l'économie de l'attention repose sur une rareté des capacités de *réception* des biens culturels. Même si, grâce à la générosité d'un État ou d'un sponsor privé, la production des spectacles d'Avignon était assurée de façon à ce qu'ils puissent tous m'être offerts gratuitement, ma capacité à bénéficier de cette offre gratuite serait bornée par les limites de ma capacité d'attention. Alors que nos analyses économiques se sont focalisées, depuis trois siècles, sur la croissance de nos forces productives, elles doivent apprendre à tenir mieux compte de ce deuxième niveau – encore largement

inaperçu – que constituent nos capacités de réception, dont notre attention est le facteur principal. C’est à ce deuxième niveau qu’est consacré cet ouvrage.

Une situation d’offre pléthorique

En notre début de troisième millénaire caractérisé par l’explosion de la communication numérique, une façon (trop) simple de faire sentir le contraste entre les deux niveaux de l’économie conduit à opposer une économie (« matérielle ») de la rareté à une économie (« immatérielle ») de la surabondance. Même si un tel cadrage exige d’être critiqué¹, il fournit une première approximation utile. En présentant 1 258 spectacles en moins d’un mois, le festival *off* d’Avignon illustre parfaitement cette surabondance, qui participe d’une explosion apparemment récente et vertigineuse : en 1966, il n’y avait qu’une compagnie extérieure au *in* ; deux décennies plus tard, en 1983, elles n’étaient encore qu’une cinquantaine ; aujourd’hui, elles sont plus d’un millier. Dans les murs de pierre d’Avignon comme dans l’espace virtuel d’internet, spectateurs et internautes se trouvent submergés par une offre pléthorique, qui a bien réussi à être produite, mais qui peine à être reçue à la hauteur des espoirs de ses producteurs.

À l’explosion du nombre de spectacles du festival *off* constatée sur le dernier demi-siècle correspond l’explosion du nombre des œuvres d’art mises à la disposition des attentions humaines au cours des cinq derniers siècles. Au Moyen Âge, outre le fait que l’alphabétisation relevait de l’exception, un moine n’avait à sa disposition que quelques centaines, ou au mieux quelques milliers, d’ouvrages. La production de chacun d’eux exigeait des semaines et des mois de travail. L’immense majorité de la population n’était exposée qu’à un nombre très limité de discours

1. Sur cette critique de l’idéologie de l’immatériel, cf., par exemple, Matteo Pasquinelli, *Animal Spirits : A Bestiary of the Commons*, Rotterdam, NAI, 2008, et Éric Méchoulan, *La Crise du discours économique. Travail immatériel et émanicipation*, Québec, Éditions Nota Bene, 2011.

(le prêche hebdomadaire), d'images (les fresques et les tableaux religieux) ou de spectacles (les Passions, les jongleurs, les musiciens itinérants). Avec le développement progressif des supports et des techniques de communication, depuis la presse à imprimer, le théâtre de foire, les périodiques, le cinéma, la radio, la télévision et maintenant internet, le nombre de discours, d'images et de spectacles proposés aux attentions humaines s'est accru de façon exponentielle.

Hier, ou avant-hier, l'économie de l'accès aux biens culturels restait collée de très près à celle de la production des biens matériels : jusqu'à l'avènement du livre de poche, il fallait payer relativement cher pour avoir chez soi une collection de romans, d'ouvrages de philosophie ou d'histoire ; jusqu'à la diffusion de l'appareil radio et du disque vinyle, il était difficile et/ou coûteux d'entendre une symphonie ou un opéra ; jusqu'à l'invention du cinéma, puis de la télévision, il était rare de voir des fictions mises en scène avec des acteurs de renom et des décors somptueux. Non contents de se répandre à grande échelle au cours du xx^e siècle à l'intérieur des populations occidentales, de telles pratiques sont en passe de s'universaliser, grâce à l'accès gratuit fourni aujourd'hui par Google Books ou YouTube. Pour le prix (de plus en plus modique) d'un ordinateur, voire d'un simple téléphone portable, et d'une connexion internet, des milliards d'humains pourront bientôt disposer de millions de livres, d'images, de chansons, de films, de séries télévisées à coût marginal nul. Avignon en juillet à la puissance mille, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an et en tout point de la planète – voilà l'horizon de l'économie de l'attention.

Cette situation d'offre pléthorique de biens culturels est une caractéristique essentielle de l'époque qui s'ouvre aujourd'hui avec le développement rapide de la communication numérique. Elle dépasse pourtant largement le cadre étroit du déterminisme technologique : aux 1 258 spectacles du festival *off* d'Avignon correspondent les six cents romans de nos rentrées littéraires, la multiplication des chaînes de télévision en diffusion hertzienne ou câblée, le pullulement de colloques universitaires où nos savants sont trop pressés d'aller faire entendre leur parole pour trouver le

temps d'écouter celle des autres. Par goût du déballage autobiographique, par vanité narcissique ou par besoin de publier pour ne pas périr, on aboutit à des situations surréalistes où, comme le relèvent les satiristes, dès lors que « tout le monde s'est mis à écrire », « vous trouverez plus aisément un auteur qu'un lecteur ».

Dans nos pays surdéveloppés, même parmi les moins privilégiés d'entre nous, et même si les plus aisés rêvent toujours d'un livre rare, d'un spectacle au prix exorbitant ou d'un tableau de maître inaccessible à leur budget, nos frustrations culturelles tiennent de moins en moins à un manque de ressources, et de plus en plus souvent au manque de *temps disponible* pour lire, écouter ou visionner tous les trésors téléchargés hâtivement sur nos disques durs ou accumulés imprudemment sur nos étagères. Certes, rien n'est véritablement ni gratuit ni immatériel : la consommation d'électricité par les serveurs alimentant la toile d'internet, l'explosion de déchets toxiques causés par l'obsolescence programmée de nos micro-ordinateurs et de nos téléphones portables, la part croissante des coûts de connexion dans le budget des ménages, les spirales d'endettement générées par la facilité des achats en ligne, les nouvelles formes d'exploitation et de précarité induites par les concurrences numériques – tout cela exige de dégonfler la bulle utopiste de la culture *free* (libre et gratuite), et de reconnaître les raretés (écologiques), les contraintes (sociopolitiques) et les impasses d'insoutenabilité qu'imposent encore et qu'imposeront toujours les limites d'une économie inéluctablement matérielle¹.

Rien de cela ne suffit pourtant à invalider cette évidence : nos outils d'analyse et de conceptualisation économiques classiques, s'ils aident à expliquer les limites de la (re)production de nos biens matériels, sont largement inadaptés à la situation de surabondance qui caractérise désormais la circulation des biens culturels. Dans sa définition traditionnelle, l'économie s'efforce d'optimiser

1. Sur la question de l'impact écologique des cultures numériques, cf. Richard Maxwell et Toby Miller, *Greening the Media*, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; sur les nouvelles formes d'exploitation sur internet, cf. le dossier « Luites de classes sur le Web » publié dans le numéro 54 de la revue *Multitudes* en novembre 2013.

l'utilisation de ressources caractérisées par leur rareté. Notre situation d'offre pléthorique est vouée à déboussoler l'appareil de raisonnements et de calculs mis au point par les économistes orthodoxes. Aussi des voix de plus en plus nombreuses se sont-elles fait entendre depuis une vingtaine d'années pour appeler l'avènement d'une *autre* économie, qui est non seulement possible, mais nécessaire pour se repérer au sein de cette nouvelle situation de production pléthorique : une *économie de l'attention*.

L'émergence d'une discipline

Les thématiques de surabondance ne datent pas de la fin du xx^e siècle. Face aux crises de surproduction qui hantent le capitalisme industriel dès son premier déploiement, le sociologue Gabriel Tarde posait dès 1902 les bases d'une *Psychologie économique* où l'on peut voir l'un des monuments fondateurs d'une économie de l'attention. On trouve déjà chez lui trois axes d'analyse qui joueront un rôle essentiel dans les réflexions ultérieures. D'une part, les problèmes de l'attention sont intimement liés à l'instauration de la « machinofacture » propre au mode de production industriel, imposant à l'ouvrier une « fatigue de l'attention [qui] est un supplice nouveau et plus subtil, inconnu à tous les grossiers enfers d'autrefois » : « La trop grande stabilité de l'attention doit produire, par une réaction inévitable, l'instabilité de l'attention, qui est la caractéristique des désordres nerveux¹. »

Tarde saisit par ailleurs d'emblée à quel point la publicité, nécessaire à résorber les biens surnuméraires issus de la surproduction industrielle, doit être conçue en termes attentionnels : « Arrêter l'attention, la fixer sur la chose offerte, c'est l'effet immédiat et direct de la réclame. » Il en perçoit parfaitement les implications contagieuses : « Ce n'est pas seulement la quatrième page des journaux qui est composée de réclame. Tout le corps du journal est une sorte de grande réclame continue et générale². »

1. Gabriel Tarde, *Psychologie économique*, t. 1, Paris, Alcan, 1902, p. 92 et 162.

2. *Ibid.*, p. 186 et 189.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPOT LÉGAL : SEPTEMBRE 2014- N° 118142 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE